

DRONES

FAUT-IL EN AVOIR PEUR ?



L 15411 - 2 - F. 6,90 € - RD

+ PSYCHOLOGIE
*Dialogue autour de
l'empathie artificielle (p. 94)*

+ BRUNO BONNELL
*Le « robotisation man » de la
robotique française ? (p. 90)*

+ INDUSTRIE 4.0
*Visite guidée de l'usine
à rêves (p. 56)*

L'art de la guerre 2.0 • L'attachement aux robots • Parrot : la fulgurante ascension • Salon professionnel de la Robonumérique • Israel Aerospace Industries : champion de l'UAS • Le nouveau monde de l'impression 3D • La robotique collaborative • Le guide shopping...

PATRICK BANON

« LE TRAVAIL DE DEMAIN NE SERA PAS UN JOB, MAIS L'EXPRESSION D'UNE NOUVELLE RESPONSABILITÉ SOCIALE. »

Patrick Banon Patrick Banon est écrivain, essayiste, spécialisé en sciences religieuses et systèmes de pensée (École Pratique des Hautes Études). Il est également chercheur, associé à la Chaire management et diversité, de l'Université Paris-Dauphine. Il a notamment participé à la conférence Métiers 2050. Il replace l'humain au sein de cette révolution de l'industrie 4.0...

Utem quodips anditiam eum qui volores tistiunt venitatqui corporum eate doluptas andenim

H+ : Dans cette mutation, quid de l'humain et des relations humaines instaurées par l'industrie « 3.0 » ?

Patrick Banon : Selon le philosophe Emmanuel Kant au XVIII^e siècle, l'humanité est en perpétuel progrès. Chaque étape vécue est un pas de plus dans l'amélioration du genre humain, y compris les périodes de régression qui préparent de nouveaux progrès. L'industrie 4.0 n'est pas une révolution, mais elle s'inscrit dans cette progression des relations humaines, agissant à la fois sur l'organisation sociale et sur le sens même du travail.

Il y a douze millénaires, la sédentarisation, l'agriculture et la sacralité du territoire qui en découle, donnaient naissance à une culture de la pénurie. Il fallait maîtriser le risque du manque, cause de toutes les catastrophes humaines. La production devient l'obligation liée à toute forme de travail. Les champs, le bétail, mais aussi la frénésie du culte de ces divinités qu'il faut nourrir à longueur d'années. La Genèse

décrit bien le passage d'une existence de cueillette sans contrainte au Jardin d'Éden, à une obligation de tirer péniblement sa subsistance de la terre. Le travail de la terre est élevé au rang de culte. Produire fait lieu de XI^e commandement. Un système qui va donner naissance à une échelle de différenciation sociale, définissant à partir de la sacralité du territoire, le statut de la femme et de l'étranger. Produire pour survivre, produire pour se préparer au prochain déluge, produire pour échapper à la disparition. Le rapport à l'Autre fait partie de cette économie de la production et de la pénurie. La pénibilité du travail devient marque de rédemption. Il faut souffrir pour être sauvé. Châtiment pour les uns, moyen d'élévation spirituelle et sociale pour les autres, la qualité du travail se mesure à sa production. Le rendement associé au temps passé, le travail devient un acte sacrificiel. Une partie de la vie donnée en oblation en échange du droit de vivre et de faire vivre autour de soi.

L'homme n'aura de cesse de s'émanciper des contraintes, que la nature fait ainsi peser sur son existence. L'automatisation, la robotique, puis les usines intelligentes poursuivent et accélèrent ses efforts pour réduire la pénibilité du travail tout en améliorant son rendement. L'homme ne se trouve pas évincé du monde du travail. Il n'est jamais question de faire disparaître le travail humain, mais d'améliorer sa performance. De nouveaux métiers naissent des innovations. Ce fut le cas à chaque étape du progrès, le passage des copistes à l'imprimerie, des fiacres à l'automobile, du spectacle vivant au cinéma. Déléguer des travaux à des robots ne sonne pas le glas du travail, mais en bouleverse le sens. Exit la pénibilité, la production est déléguée à des machines intelligentes. C'est une émancipation qui suscite une nouvelle vision du rôle du travail humain et agit directement sur l'organisation sociale. Les nouvelles technologies peuvent en effet contribuer à mettre un point final aux systèmes ancestraux d'esclavage et d'asservissement encore répandus à travers le monde. Il s'agit de rendre leur vie aux hommes. Mais alors se pose la question : Récupérer sa vie, oui, mais pour en faire quoi ?

H+ : L'investissement en R&D, astronomique, ne semble pas forcément être la panacée du progrès technologique. Certains préconisent une approche occidentale de l'innovation plus humaniste, en phase avec l'ingéniosité et les qualités humaines de tous les intervenants du processus de fabrication. Utopie ou réalité ?

P. B. : Aujourd'hui chacun veut être à la fois citoyen du monde et revendiquer un attachement local, voir tribal. Le cosmopolitisme est un projet universaliste, dont nous oublions souvent une donnée importante : chaque citoyen du cosmos doit faire preuve de raison, et partager une perception équivalente de ce qui est juste ou de ce qui est injuste. À l'évidence, l'intelligence artificielle, la capacité des robots à apprendre et à partager leurs nouvelles connaissances en réseaux peut donner l'impression d'une capacité de libre-arbitre. De créature, l'homme devient créateur. Une responsabilité inédite qui implique l'édification d'une nouvelle éthique. Le dieu biblique aurait créé l'Homme à son image.

Et l'homme le lui a bien rendu. Souvenons-nous que nos sociétés traditionnelles étaient organisées autour d'un

triptyque fondateur : le ciel, la terre, la vie, qui se traduira par : les dieux, les hommes libres et les dominés (esclaves, femmes, enfants et étrangers), puis le clergé, la noblesse et le tiers-état. Il paraît essentiel d'éviter de reproduire ce schéma et de faire des robots de nouveaux esclaves, expression d'une société inégalitaire, édictée sur des rapports de domination et non d'interdépendance. Leur forme, leur mission, le respect que nous montrerons à toute forme de création reflétera notre degré d'humanité. L'innovation n'a pas le choix et doit intégrer dans son développement des principes éthiques qui permettront de mieux définir la responsabilité de l'Homme vis-à-vis d'autrui et vis-à-vis du cosmos. Le débat est posé concernant par exemple l'élimination de cibles humaines par un drone. Décider qui doit vivre et qui doit mourir doit rester un choix humain. L'avenir du cosmos n'est plus l'affaire des dieux, mais désormais celle des hommes.

La première précaution à prendre serait d'éviter de reproduire le triptyque d'antan en recréant une hiérarchie humaine illégitime : Les hommes libres (les « sachant » qui créent les nouvelles technologies) les dominés (les intermédiaires qui ne savent pas créer mais qui installent et réparent) et les esclaves (qui restent maintenus dans la dépendance et l'ignorance). Commençons déjà par éviter que des innovations suscitent des régressions sociales, comme par exemple avec l'augmentation du temps de travail du début de la révolution industrielle. L'apparition de l'automatisation ayant poussé les hommes à s'adapter au rythme des machines. Les Temps modernes de Charlie Chaplin en ont été l'illustration prémonitrice. N'est-ce pas ce qui se passe aujourd'hui avec les Smartphones qui augmentent le temps de travail à toute la journée ?

H+ : Cette approche est en revanche l'apanage des BRICS. Modèle dépassé ou modèle d'avenir ?

P. B. : Nous ne vivons pas notre première mondialisation. Nos sociétés ont vécu au fil des siècles des mondialisations successives. En passant de la marche à pied au transport à dos d'âne, puis de chameau, l'humanité n'a eu de cesse de réduire les distances du monde connu, géographiques, mais aussi sociales et culturelles. Les comptoirs commerciaux des marins phéniciens, les grandes découvertes du XV^e siècle puis les voyages dans l'espace ont donné à notre monde une taille humaine. Il serait néanmoins injuste et ►►

►► inefficace d'accepter l'idée d'une globalisation à géométrie variable. Le développement économique de régions dites « émergentes » ne peut être le seul critère d'évaluation de leur contribution à la dynamique de globalisation. L'émergence doit être aussi sociale. Le modèle des BRICS ne peut être qu'une étape dans un processus universel de globalisation. Des critères éthiques doivent être associés au concept même de région « émergente » ou alors le triptyque que je mentionnais plus tôt prendrait une nouvelle forme, faisant des très pauvres d'hier les dominés de demain.

Le concept même de « BRICS » ne peut avoir de lendemain s'il n'associe pas aux stratégies économiques, financières, industrielles et commerciales une forte exigence sociale. Réduire les inégalités, sortir les populations de l'extrême pauvreté, empêcher le travail des enfants, instaurer l'école obligatoire pour les garçons

comme pour les filles, établir une égalité réelle entre femmes et hommes –Selon les statistiques des Nations Unies, si les femmes accomplissent les deux tiers du travail dans le monde, elles n'en possèdent aujourd'hui qu'un millième des richesses-. Certes, la tentation est grande de morceler la globalisation au nom des traditions et des cultures régionales. Les religions ont jadis proposé des modèles régionaux de travail et de finances. Mais qui se sont délités au fur et à mesure de leur rencontre avec d'autres modèles plus rationnels. Aucun modèle aujourd'hui ne peut être étanche. Les BRICS apparaissant à certains comme un bateau de sauvetage. Mais si nous n'associons pas à la dynamique économique de ces régions, une dynamique sociale, ce bateau de sauvetage coulera.

H+ : Pour les citoyens, quels pourraient être les bénéfices de cette Industrie 4.0 ? Est-elle, globalement, créatrice ou des-

tructrice de rapports humains ? Ne va-t-elle pas intensifier le « collaboratif » ? Le Premier ministre norvégien vient d'annoncer un projet de loi où le travail deviendrait « un choix de vie ». Sans en arriver-là, comment concevez-vous le travail dans le futur ?

P. B. : L'innovation n'a pas pour objectif de mettre fin au travail humain, mais de mettre fin à la pénibilité, d'augmenter sa performance, sa qualité comme sa productivité. Hillel l'ancien, un sage du judaïsme du début du premier siècle expliquait que « tout savoir qui ne grandit pas diminue ».

L'homme ne peut faire l'économie du travail, de l'effort et de l'amélioration de ses capacités intellectuelles, sous peine de disparition. L'homme ne travaillera plus pour survivre mais pour vivre. C'est donc le sens du travail qui risque d'être profondément modifié. Il ne s'agira plus pour l'homme de produire ou d'accomplir des

gestes parfaits, jours et nuits de façon régulière. Il ne s'agira plus de produire ses moyens de subsistance. Le défi ne sera plus « produire ou périr ». Tout cela sera délégué aux robots et aux usines intelligentes. Contrairement à ce que croit le Premier ministre norvégien, le travail n'est pas un choix de vie, mais une raison de vivre. L'innovation technologique permet, non de cesser de travailler, mais de choisir librement son activité.

Dans le futur, une fois sa survie assurée, l'homme pourra pleinement assumer sa responsabilité vis-à-vis d'autrui et du cosmos. Davantage que du « collaboratif », il s'agira pour chacun de contribuer à l'édification de la société, et en même temps à prendre soin du cosmos. N'était-ce pas le rôle attribué à Adam lorsqu'il vivait dans le Jardin d'Éden : Prendre soin du monde ? Assurer le bien-être des vivants, augmenter le savoir de tous, développer des ré-

seaux de socialisation, favoriser l'imagination, l'invention et la création. Procéder à la sauvegarde et à la transmission du patrimoine humain. Puis repenser sa place et son rôle dans l'univers. Le travail de demain ne sera pas un job, mais l'accomplissement d'un projet collectif, l'expression d'une nouvelle responsabilité sociale. Le monde créé reste à achever.

H+ : Avec l'arrivée des solutions robotisées, on annonce aussi la baisse du temps de travail, donc l'augmentation du temps de loisirs... les robots contribueraient donc à l'épanouissement personnel ?

P. B. : La guerre que mène l'humanité n'est pas contre le travail, mais contre l'asservissement. Épanouissement personnel n'est pas synonyme de loisirs, mais de choix. Il ne s'agit pas de mettre le travail hors la loi, mais de nous libérer des contraintes du temps. L'homme n'est pas asservi par le travail, mais par le dik-

tat du temps sur son existence. Et si nous ne pouvons pas multiplier par deux notre temps de vie, nous pouvons multiplier par dix ce que nous pouvons accomplir dans ce même temps.

N'oublions pas que les gens du Moyen-Âge ne travaillaient qu'une petite moitié de l'année avec 141 fêtes chômées inscrites au calendrier, auxquelles s'ajoutaient les 52 dimanches. Il ne s'agit donc pas de diminuer le temps de travail, mais d'en modifier le sens.

Le travail sera désormais une activité, facteur d'identité, d'intégration sociale et d'intérêt général. Une société basée sur l'oisiveté serait tout simplement suicidaire... ■

Patrick Banon est à suivre sur son site : www.patrickbanon.com